

altéré son noble cœur, c'est qu'elle aimait la vertu comme un paradis d'où elle était chassée, mais dont il lui semblait que la porte se rouvrirait pour elle.

Elle croyait donc que toutes les femmes qui montaient son escalier étaient dignes de monter au ciel sans confession. Il fallut qu'un soir qu'on était en petit comité ses amis s'amusaient à dénouer des masques pour lui faire voir la vérité. « Je voudrais toujours vous laisser vos illusions, lui dit le prince Rio, mais c'est irritant de voir que vous jugez toutes les femmes meilleures que vous. »

Et le prince Rio, et Monjoyeux, et Harken, et Villeroy, et d'Ayguésvives, et Miravault voulurent conter chacun l'histoire d'une des femmes qui venaient chez Violette, chez madame de Montmartel ou chez madame de La Chanterie.

Le romancier donnera ici-même ces histoires telles qu'elles ont été contées, sans y rien mettre et sans y rien omettre. Les romans qui se font tout seuls ne sont-ils pas plus saisissants que tous les jeux de l'imagination ? Quel feuilleton vaut la *Gazette des Tribunaux* ?

## II

*Du danger d'avoir une maîtresse qui  
ressemble à sa femme*

Le comte d'Azy-les-Bois, qui laissait ses bois en Touraine et qui se faisait appeler à Paris le comte d'Azy tout court, avait une femme et une maîtresse, comme il avait un château près d'Amboise et un hôtel à Paris.

L'amour lui aussi aime à changer de domicile, il aime mieux payer deux fois des contributions, courir les dangers des aventures et amonceler l'orage autour de lui, que de se confiner dans le *far niente* d'une seule passion. A Paris le comte aimait sa maîtresse, en Touraine il aimait sa femme.



Je me trompe, comme on aime toujours l'impossible, en Touraine il aimait sa maîtresse, parce que sa maîtresse n'était pas là ; à Paris il aimait sa femme parce que sa maîtresse l'exaspérait par ses caprices.

Ce n'était pas par recherche des contrastes qu'il avait pris une maîtresse trois ans après avoir pris une femme, car la maîtresse ressemblait à la femme : grandes, sveltes, blondes toutes les deux, avec les mille nuances qui séparent une femme d'une autre. On dirait que Dieu n'a jamais été content de son œuvre la plus parfaite — je ne ris pas — puisque pas une femme n'est le portrait de sa pareille. C'est que Dieu, qui est l'infini, a créé l'infini. Selon une vieille légende, Ève elle-même ne se ressemblait pas tous les jours. Chaque matin apportait des roses nouvelles sur ses joues, ses yeux couleur du ciel étaient plus clairs ou plus profonds, plus vagues ou plus lumineux selon le jeu des nuées, selon la transparence et la sérénité du firmament. Rien n'est un, rien n'est pareil, rien n'est fini : voilà pourquoi le plus grand des peintres, Léonard de Vinci, a toujours mis l'infini dans les yeux des

femmes qu'il a peintes ; l'infini, l'image de Dieu, puisque c'est l'âme elle-même.

Madame la comtesse d'Azy-les-Bois n'avait pas été épousée pour son nom. C'était mademoiselle Dupont. Son père était armateur à Nantes ; elle avait apporté en dot beaucoup d'argent comptant, une demi-beauté, une pâleur héraldique et des mains douteuses, d'autant qu'elle avait la mauvaise habitude de manger ses ongles à ce point qu'elle les mangeait à travers ses gants.

Dans le château de son mari elle avait grand air, parce qu'elle régnait en souveraine sur ses gens ou sur ses invités tourangeaux. A Paris, dans son hôtel, car il avait été acheté en son nom pour faire emploi, elle ne régnait pas si impérieusement. Sa timidité naturelle lui revenait par bouffées et enchaînait sa grâce étudiée. Elle ne savait plus que faire de ses bras. Elle avait beau se donner des airs parisiens, la provinciale transperçait.

Mademoiselle Lina, au contraire, était toute Parisienne. Comment aurait-elle eu des airs de province, elle qui n'avait quitté Paris que pour aller à Bade ou à Monaco, deux pays qui



sont du même diocèse? Mademoiselle Lina avait appris à chanter au Conservatoire. C'était une de ces vagues artistes qui n'ont jamais d'engagements sérieux, qui comptent toujours sur un enrôlement ou sur un enlèvement de mademoiselle Sasse, d'Adelina Patti, de mademoiselle Nilsson pour avoir leur tour. En attendant, elles chantent dans les concerts et dans le monde, où on ne les écoute pas.

Le comte d'Azy-les-Bois avait pourtant écouté mademoiselle Lina. Elle chantait chez la comtesse de Montmartel, il la regardait chanter, leurs yeux se rencontrèrent, elle chanta pour lui. Il la complimenta, il lui jeta des fleurs de rhétorique, il lui donna le bras pour aller au buffet, il écornifla pour elle une mandarine et tout fut fini : je me trompe, tout fut commencé.

Le lendemain il alla continuer sa conversation chez elle. Six semaines après, — oui, madame, six semaines de vertu, — elle allait, avec ses chevaux à lui, écouter chanter les rossignols du bois de Boulogne.

Cela fit quelque tapage dans le monde. On s'offensa de voir un si jeune mari s'afficher

avec une cantatrice inédite ; mais on s'habitue à tout : madame d'Azy elle-même, après avoir pleuré toutes ses larmes, se consola dans cette idée que puisque son mari prenait une maîtresse qui lui ressemblait, — car tout le monde le disait, — c'était pour l'aimer encore dans sa maîtresse. Et d'ailleurs il fut décidé cet hiver-là qu'on passerait huit mois au château.

Et maintenant que vous connaissez plus ou moins les personnages, étudiez le théâtre et la comédie :

Il y avait un bal masqué, — une redoute, — chez une femme célèbre qui habitait les confins du monde, à deux pas du demi-monde. Grâce aux dominos, on avait invité quelques princesses de théâtre, celles qui ont le droit de cité dans les salons, parce qu'elles chantent et qu'elles débitent des vers. La femme et la maîtresse étaient donc invitées du même coup.

Or le mari, il avait ses raisons pour cela, était aussi jaloux de sa maîtresse que de sa femme. Ici le point d'honneur, là le point d'amour.



Les deux femmes lui promirent de rester chez elles.

Mais toutes deux se dirent :

— S'il ne veut pas que j'aïlle à ce bal, c'est que l'autre y sera.

Et naturellement elles y allèrent toutes les deux.

La femme en domino rose, la maîtresse en domino bleu.

Elles étaient si bien encapuchonnées et le loup à barbe était si impénétrable, qu'il semblait impossible qu'on pût les reconnaître. La maîtresse avait mis sur ses cheveux blonds de la poudre de cristal, la femme avait semé de la poudre d'or sur les siens.

Le mari avait conduit sa femme, à onze heures, au bal d'un ministre.

A onze heures et demie, il était chez sa maîtresse qui dormait profondément et qui le suppliait de ne pas la réveiller, puisque le sommeil était sa seule consolation de ne pas aller au bal masqué.

A minuit, le mari, la femme et la maîtresse étaient dans le salon de la redoute.

Le comte d'Azy, qui avait bu coup sur coup,

pour être irrésistible, quatre coupes de vin de Champagne, ripostait gaiement aux attaques des dominos. Mais au moment où il parlait de beaucoup trop près à une femme peu masquée par les épaules, on lui marcha violemment sur le pied.

Il se retourna ; c'était le domino bleu.

— Madame, vous m'en rendrez raison !

— Vos armes, monsieur ?

— Au revolver, madame.

— Vos témoins, monsieur ; car je ne me bats pas sans témoins.

— Mon amour et ma haine, madame !

Une vague sépara les adversaires.

— C'est ta femme, dit un domino au comte.

— Ma femme ! s'écria-t-il d'un air dégagé ; elle m'attend au bal du ministre.

Mais le doute s'était emparé de l'esprit du comte. Il se sentit jaloux, il courut au domino bleu, qui était déjà bien loin.

— En effet, se disait-il, c'est peut-être ma femme. Ce domino bleu, c'est bien dans ses couleurs et dans ses idées.

Il retrouva la dame dans un petit salon, en



conversation presque criminelle avec un ambassadeur.

— Ma femme qui veut se venger ! pensa-t-il.

— Chut ! mon cher comte, dit le domino, on n'entre pas ici sans être annoncé ; je donne une audience, allez-vous-en.

Le comte était jaloux, donc il voyait mal et il entendait de travers ; il ne doutait plus que ce ne fût sa femme.

— Je prends mon bien où je le trouve, dit-il brutalement.

Et il se mit entre l'ambassadeur et le domino bleu.

— Monsieur ! dit l'ambassadeur, c'est une violation du droit des gens.

— Eh bien, monsieur, demandez vos passeports.

— C'est la guerre ?

— Oui, c'est la guerre.

Deux dominos, madame de Montmartel et la chanoinesse, vinrent à cet instant prendre chacun un bras de l'ambassadeur, comme s'ils eussent compris qu'il fallait le tirer de ce mauvais pas.

Le comte d'Azy-les-Bois se trouva donc

seul avec le domino bleu, qui commença par lui dire :

— Monsieur, c'est à moi que vous rendrez raison de cette brutalité. Je vous croyais plus de savoir-vivre.

— Madame, je vous avais défendu de venir ici.

— C'est pour cela que j'y suis venue, monsieur.

La dame se croyait reconnue : elle ne prenait plus la peine de se cacher.

— Eh bien, madame, sortons !

— Pourquoi faire ? Vous n'êtes donc jaloux que de moi, car l'autre est ici.

— L'autre ? s'écria le comte en frappant du pied. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Oh ! vous me comprenez bien. Après tout, je suis fière de votre jalousie, puisqu'elle me prouve que c'est moi seule que vous aimez.

— Vous le savez bien, dit le mari, croyant toujours parler à sa femme.

Lina se rapprocha du comte et lui pardonna presque de l'avoir interrompue dans ses coquetteries avec l'ambassadeur.